



Le feu coule sous la lave

Polar. En Islande, dans un pays au bord de la crise, l'enquêteur Sigurdur Oli se frotte aux loups de la finance, pour qui l'appât du gain justifie tout.

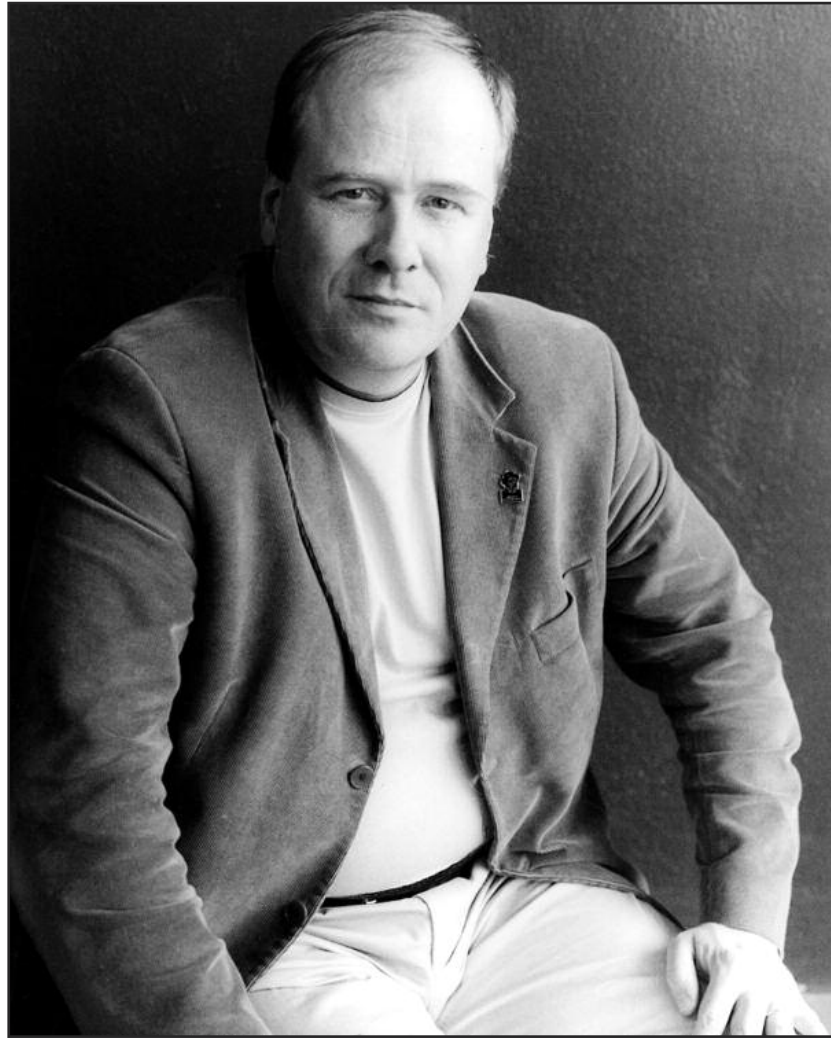
EVA BAEHLER

L «Le maître du polar est Islandais»: les mots qui figurent sur la jaquette du dernier roman d'Arnaldur Indridason paru chez Points font mouche. Ils témoignent en effet du succès grandissant de cet écrivain venu du froid. Son style dépouillé et elliptique, les personnages insolites, souvent tourmentés qu'il met en scène, ou encore les intrigues originales ayant pour cadre l'île de glace et de feu contribuent à la popularité d'Indridason chez les adeptes du genre, mais également auprès du grand public.

Distincts en premier lieu, plusieurs récits finissent par s'entremêler dans *La muraille de lave*. En l'absence du célèbre commissaire Erlendur, parti pour un mystérieux voyage en province sur les terres de son enfance, l'enquêteur Sigurdur Oli doit faire face seul à une affaire plutôt singulière. Chargé par un vieil ami d'intervenir à titre privé dans un cas d'extorsion, le policier découvre que le maître chanteur incriminé n'est autre qu'une jeune comptable en apparence sans histoire. Cependant, il apparaît rapidement que celle-ci pratique assidûment l'échangisme pour mieux escroquer ses partenaires et éponger ainsi ses dettes de drogue. Ignorant délibérément la procédure réglementaire, Sigurdur Oli se rend à son domicile pour l'interroger, et la retrouve à l'article de la mort: elle vient de se faire sauvagement agresser et ne survivra pas à ses blessures.

Sur fond de crise

Au cours de l'enquête, une affaire classée refait surface: il s'agit d'un employé de la banque centrale d'Islande à Reykjavik ayant mystérieusement trouvé la mort lors d'une excursion en compagnie de ses collègues. Si la «muraille de lave» (Svörtuloft en islandais) désigne à l'origine les imposantes falaises noires de l'extrémité ouest de la péninsule d'où le malheureux aurait accidentellement chuté, c'est aussi le surnom de la banque centrale. Afin d'investir cette forteresse et les secrets qu'elle recèle, Sigurdur Oli devra se frotter aux loups de la finance ou «nouveaux Vikings», pour qui l'appât du gain l'empêche sur toutes considérations morales.



Arnaldur Indridason: «Le maître du polar est Islandais.» DR

Fraude, blanchiment d'argent et pornographie pédophile constituent autant de revers à la croissance économique phénoménale de l'Islande; le polar dénonce de manière plutôt directe le développement démesuré des banques, dont les dettes seraient «douze fois supérieures au produit national brut». On peut y voir un présage de la crise financière de 2008: «L'incroyable croissance économique que connaît l'Islande depuis quelques années est presque exclusivement fondée sur des emprunts contractés à l'étranger et plusieurs choses indiquent maintenant que les canalisations commencent à se boucher, voire à se tarir. Si le monde connaissait une profonde crise financière comme on le redoute en ce moment, ces gens-là se retrou-

veraient en très mauvaise posture.» Tout en enquêtant de manière peu conforme dans un milieu qui lui est complètement étranger, Sigurdur Oli doit affronter ses propres démons: son père malade, son ex-compagne, son éprouvante solitude, ou encore un vieux clochard qui, accablé par le passé, cherche désespérément Erlendur... Tout en peignant volontairement un (anti)héros peu charismatique dont les méthodes musclées et l'absence de tact rebutent ses proches comme ses collaborateurs, c'est avec brio qu'Indridason mêle dans cet opus intrigue policière et actualité économique. I

> Arnaldur Indridason, *La muraille de lave*, Editions Métailié, coll. Points, 402 pp.

LAURENT JENNY

La vie des formes poétiques

THIBAUD MARTINETTI

Le dernier essai de Laurent Jenny, professeur de littérature française et d'esthétique à l'Université de Genève, constitue une approche originale de notre rapport à l'art. Une étude dont l'objet n'est pas d'analyser notre manière d'appréhender les formes artistiques, mais plutôt d'examiner «des traces de ces œuvres qui habitent notre vie mentale et qui affectent notre vision, notre perception et notre intelligibilité du monde». Après un bref retour sur les tentatives opposées d'exclusion et de fusion de l'art avec le «monde réel» (l'expérience esthétique doit-elle participer de notre vécu quotidien ou appartient-elle uniquement au monde des musées?), Laurent Jenny constate ensuite le rapport paradoxal entre une «esthétisation générale du monde» et l'absence de théorie pouvant restituer la complexité du vécu esthétique quotidien: «Il me semble en effet que les descriptions de l'expérience esthétique proposées par les théoriciens, sont à la fois exagérément abstraites, pauvres et éloignées de nos usages réels de l'art dans la vie.» Un vide que l'es-

sayiste entend bien combler: «Il est donc peut-être temps de reconsidérer les rapports entre «art» et «vie» non plus en termes d'opposition bloquée, mais en termes d'échanges, d'interpénétration et de circulation.»

Laurent Jenny s'intéresse aux «moments poétiques», ces instants où le flux des émotions et des images s'harmonisent en une stase, manifestant une «totalité transparente» que l'on retrouve sous différentes formes dans les textes de Paul Valéry, de Balzac ou encore de Baudelaire. Ailleurs, l'auteur se met lui-même en scène dans un court récit autobiographique: ayant contracté une bronchite, il réussit à percevoir, grâce à l'écoute répétée d'un raga (pièce mélodique indienne) dont les fluctuations accompagnent les poussées de fièvre, un «mouvement d'intelligibilité musicale à la fois harmonieux et destructeur» faisant écho à «certains dessins d'Henri Michaux, exécutés postérieurement à ses expériences hallucinogènes et cherchant à en reproduire la vibration kinésique». Ce «mo-

ment poétique» où Laurent Jenny a littéralement «habité» la musique dans une expérience «cathartique», se retrouve cristallisé par les mots qui permettent alors le dévoilement d'un instant unique, la révélation d'un vécu esthétique.

Traitant encore du cas de la peinture (mais aussi du cinéma), Laurent Jenny évalue la théorie de *L'Œil et l'esprit* de Merleau-Ponty à la lumière d'un récit nocturne de Jean Paulhan présent dans *La Peinture cubiste*. Selon le philosophe français, le regard porté sur un tableau devient «l'incorporation» d'une vision de l'autre, celle du peintre ayant décelé un pli du visible qui nous était jusque-là inconnu. Afin de traverser son atelier en pleine nuit sans réveiller sa femme, Paulhan éclaire un seul instant le chemin à parcourir et pénètre dans une œuvre cubiste: «D'abord en ceci que sa traversée nocturne lui restitue l'un de ces espaces impossibles dont Braque et Picasso sont coutumiers parce qu'ils assemblent du conçu et du perçu, parce qu'ils représentent le dessous du guéridon que nous

ne voyons pas dans la réalité mais dont nous savons qu'il existe, l'autre face des choses par laquelle mentalement nous les complétons.» Ainsi, la peinture cubiste intériorisée par Paulhan lui permet de «s'orienter [en aveugle mais clairvoyant] dans le monde».

Regorgeant d'analyses pointues faisant référence à de nombreux autres écrivains et théoriciens allant de Stendhal à Deleuze, le livre de Laurent Jenny constitue un travail critique passionnant doublé d'une dimension romanesque où l'expérience esthétique des grands maîtres rencontre celle plus personnelle de l'auteur, où s'enrichissent mutuellement pratiques et réflexions sur «l'art dans la vie». Laurent Jenny nous invite, à sa suite, à cultiver l'esthète qui est en nous, à être plus attentif à ces moments où la vision d'une forme nouvelle appelle une expérience poétique passée, à ces stases et flux de l'imaginaire qui actualisent sans cesse nos vies esthétiques. I

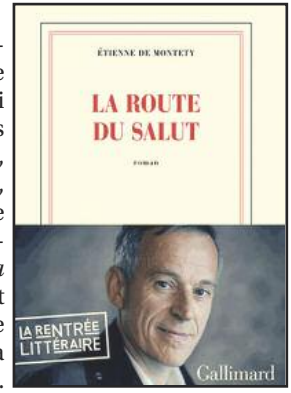
> Laurent Jenny, *La vie esthétique. Stases et flux*, Paris, Ed. Verdier, 144 pp.

ÉTIENNE DE MONTETY

Les voies escarpées du salut

DANIEL FATTORE

«Ad astra per aspera»: c'est par cette locution latine, qui signifie «Par des sentiers ardu, jusqu'aux étoiles», que se résume le parcours des personnages de *La route du salut*, et surtout du jeune Moskowsky, rallié à la cause de l'islam.



Ce roman est signé Etienne de Montety, directeur du *Figaro littéraire*. Pour un tel ouvrage, avoir un profil de journaliste est une grande qualité.

L'auteur endosse en effet une position d'observateur. Il présente des ressortissants français engagés du côté bosniaque de la guerre que l'ex-Yougoslavie a connue dans les années 1990. Ce faisant, il prend du recul et ne juge pas. Il laisse les actes et les mots de ses personnages entrer en résonance avec l'âme du lecteur. C'est la grande force de ce roman, qui avance en funambule sur la corde raide du thème de la poudrière des Balkans.

L'auteur recrée les détails de ce contexte. Il ne cache rien des horreurs du conflit, relate les parties de football jouées par des guerriers bosniaques avec une

tête de Serbe en guise de ballon. Mais il est aussi question d'une voie par laquelle arrive le ravitaillement. Une artère difficile, que les locaux ont surnommée «La route du salut». Après les chapitres montrant l'immaturité d'une jeunesse estudiantine française qui s'amuse en écoutant les Sex Pistols, l'auteur dévoile le double sens du titre de son roman. Pour Moskowsky, en effet, l'islam est la route du salut. Difficile, mais nourricière.

Punk ou BCBG, chrétien ou musulman? En mettant en présence ces choix de vie, c'est un choc culturel qu'Etienne de Montety orchestre. Si certaines pages de *La route du salut* rappellent l'essai *Comment le Jihad est arrivé en Europe* de Jürgen Elsässer, Etienne de Montety construit avec *La route du salut* un roman qui, en personnalisant le propos à travers la quête d'identité de Moskowsky, met à nu les promesses et les heurts de tout engagement humain. I

> Etienne de Montety, *La route du salut*, Ed. Gallimard, 319 pp.

MARIA POURCHET

Joyeux anniversaire... ou pas

Qui n'aimerait pas

savoir ce qui se passe dans le secret des couples parisiens et dans les hôtels branchouilles de la Ville Lumière? Surtout lorsqu'une surprise d'anniversaire part en sucette parce que l'homme que l'on fête, un certain Paul, préfère regarder des reportages animaliers et des retransmissions sportives à la télé plutôt que de se laisser docilement guider par sa conjointe Marguerite. Avec *Rome en un jour*, son deuxième roman après le dévastateur *Avancer*, Maria Pourchet gâte ceux qui, dans une jouissance de voyeurs indiscrets, aiment voir les caractères s'accrocher, jusqu'à la sortie de route fatale.



Rome en un jour gravite autour de la vie du couple composé par Marguerite et Paul. L'auteur en offre une radiographie qui decline les classiques du genre: «Parlons-en de la salle de bains, les cotons à démaquiller, tout noirs, dégueulasses, sur le bord du lavabo, chaque matin, absolument chaque matin, dégueulasse

aussi de ne pas se démaquiller le soir, les taies d'oreiller sont dégueulasses», reproche Paul, avec une élégance toute personnelle.

Paul? Figure du loser visqueux, il n'est pas à l'abri des sarcasmes: «C'était trop loin, c'était trop peu, tel employeur avait mauvaise réputation, tel autre était sous alerte financière, untel avait la poignée de main humide», telles sont ses excuses pour ne pas donner suite à des propositions d'emploi.

On le devine, ce couple n'arrivera jamais à une fête d'anniversaire où les invités trouvent le moyen de se passer d'eux pour s'amuser à coups de cocktails. Maria Pourchet brosse ainsi le portrait féroce de la génération des quadragénaires désabusés d'aujourd'hui. Le ton est celui d'une comédie grinçante. Descriptif et visuel, *Rome en un jour* appelle une adaptation cinématographique corrosive qui, gageons-le, fera rire. Jaune. DF

> Maria Pourchet, *Rome en un jour*, Ed. Gallimard, 180 pp.

en bref

PHILOSOPHIE

Le coup de génie des atomistes

Parmi les Anciens, Démocrite, Epicure et Lucrèce ont eu le génie de professer que l'univers entier est une sorte d'immense Lego! Ils enseignèrent que l'être est un et, tout à la fois, sporadique; que la naissance est composition et la mort désagrégation; que de minuscules éléments de construction, lesquels pris un à un sont éternels et non modifiables, se combinent puis se dissocient au gré de leur agitation incessante dans le vide immense. Forts de ces convictions, les atomistes ont rejeté les fables qui agitent les mortels et dénoncé l'absurdité des mythes relatifs aux châtements infernaux. Ils ont postulé que le bonheur est accessible dans les limites de la vie terrestre. Joli pari! LIB

> Jean Salem, *Les Atomistes de l'Antiquité*, Flammarion, Champs Essais.